

CONCERT

«Paris ailleurs»



Après trois ans de retraite volontaire et un nouvel album, le chanteur Etienne Dahô, entouré de huit musiciens et choristes, se lance dans un tour de l'Europe francophone.

Sous la soie, Dahô embrase

Après trois ans de retraite et un nouvel album, le voilà dans un tour d'Europe. Cap sur le Zénith.

DE RETOUR DE PARIS

JEAN ELLGASS

● Trois concerts d'observation en province pour atteindre le Zénith, c'est jouer serré. Mais Etienne Dahô ne tenait plus dans ses starting-blocks, piaffait d'impatience à l'idée de rejoindre Paris by Night dès le 10 octobre et pour trois spectacles. Un court séjour avant d'entreprendre le tour de l'Europe francophone (les Pays-Bas, le Portugal, les USA et le Japon suivront), prolongé cependant de deux dates en dernière minute sous la pression des filles — et des garçons. Après trois ans de black-out volontaire puis la naissance, l'an dernier, d'un *Paris Ailleurs* à New York, qui renferme ses déclarations d'amour à l'acte d'amour, le chanteur rennais s'envole et «reste deux heures accroché au plaff!». Classique? Non, électrique: sous la soie, Etienne embras(s)e...

Les jeunes filles et les garçons n'ont pas tout compris. Ils avaient quitté un Dahô doux pudique, un chroniqueur (discret) des romances et des tourments, quand Etienne s'en revient de *Paris Ailleurs*, c'est-à-dire de ses villes (Rome, New York ou Lisbonne), en interprète passionné de l'amour que l'on fait. En clair, il chante les sens, «de la rencontre à la désillusion». La peau («J'aime tout/Je veux goûter à vous»), le sexe («Baise m'encore»), le spleen («Sous quel méridien se caresser, dans mes bras te cacher»), la passion («C'est en toi que l'amour se love»), la mélancolie («La pluie me donne l'envie de toi») comme les «Attractions désastre» («Mais moi j'avoue, ça m'tente»). Emballé c'est pesé?

Non, il y a les arrangements musicaux. Jusqu'alors pop brillante, les compositions subissent un lifting en

profondeur: la stéréo sonne désormais funky-metal et le groupe formé de huit dahotiens vogue «dance» toute rythmique basse-batterie dehors, les potentiomètres poussés au maximum. Quant au bougre, il y trouve son compte, qui chante comme il ne l'a jamais fait auparavant: un ton plus bas, la douceur en moins, mais la conviction en plus. Eh ED, ça va?

— Je suis plutôt content! J'ai essayé de faire quelque chose de cohérent, de garder la même ligne de conduite du début à la fin. Par le passé, j'ai peut-être trop écouté les gens autour de moi... Là, ça me ressemble. En retrouvant la scène, j'ai vraiment l'impression de faire mon métier. Le reste, je ne sais pas le faire. Je ne suis pas à l'aise à la télévision. Elle utilise ma notoriété, moi son support, au moins les choses sont claires.

— Quelle était l'idée de départ?

— Pas d'idée, justement; sinon que la tournée devait être moins spectaculaire que la précédente. Tout est basé sur la simplicité et les lumières. Je trouve les décors plutôt encombrants. Mais s'il devait y avoir un concept, c'est que je ne suis plus le chanteur mais un élément dans le groupe.

— Surpris par le succès?

— C'est assez inattendu, oui! Même si je fais partie des icônes des années quatre-vingt. (Sourire.) Parce que le succès fluctue, et plein de choses se sont passées entre mon «départ» et le retour avec *Paris Ailleurs*, qui n'est pas un album dragueur. Et puis il y avait le désir de ne plus reprendre certaines chansons, de celles que le public demande tous les soirs et que le chanteur traîne comme de vieilles casseroles. (Sourire.) Du moins pas sous leur forme originale, mais comme j'aimerais les entendre aujourd'hui.



Etienne Dahô: «Je suis vraiment content, car ce que je fais me ressemble.»

Avec Edith Fambuena (guitare et coproductrice de *Paris Ailleurs*), on a entièrement retravaillé les arrangements sur bande. Pour le public, c'est un peu un «blind test». Il ne reconnaît souvent le titre que quand il entend les paroles. Cela dit, je ne regrette rien. Quand je chante «Le grand sommeil», je le ressens du dedans...

Il y a plein de moments où je suis obligé de me contrôler, parce que l'émotion monte. (Sourire.) Mais à la lumière de *Paris Ailleurs* je peux maintenant comprendre ce que j'ai fait auparavant, même s'il m'est difficile de réécouter mes albums précédents.

— Pourquoi?

— La voix m'énerve... Elle ressemble à ce que j'étais alors. J'ai vieilli et j'ai changé, comme vous. Mais nous sommes d'une bonne génération. (Sourire.)

— Vous avez complètement craqué pour la bande-son de «Twin Peaks» et pour son compositeur Baladamenti. Au point qu'on entend la basse de «Rocking Baby inside my Heart» de Julie Cruise sur «Week-end à Rome» ainsi que la batterie-balai et le clavier d'«Audrey's Dance» sur «Heures Indoues»...

— Je suis malade de Twin Peaks et j'ai développé une grosse névrose sur l'album. J'aimerais vraiment travailler avec Baladamenti, mais à

force il doit me prendre pour un débile! (Rires.) Quand le film est sorti, je me suis rendu au Festival de Cannes, j'étais prêt à me prostituer pour le voir... C'était comique, car dans la salle tout le monde détestait, alors que pour moi c'était «Mission!» J'étais seul dans mon coin à dire: «Génial! génial!» (Rires.)

— Quels sont vos disques du moment?

— J'ai définitivement croché sur Massive Attack, qui est un modèle du genre. Viennent ensuite la BO de *Twin Peaks* (sourire), *Definition of Sound* et Neneh Cherry.

Propos recueillis par J. E. □

○ En concert à Lausanne le 18 décembre (Beaulieu).